

semaines. Ils vivent dans un abri de branchages, sous la surveillance d'un gardien choisi par le chef cérémoniel du village. Ils ne portent aucun vêtement, ne mangent que des aliments préparés par le gardien et ne communiquent que par gestes. Chaque novice reçoit un objet cérémoniel : le rhombe, fabriqué pour cette occasion par leur grand-père paternel. Il s'agit d'un objet en bois, plat et de forme oblongue, relié à une cordelette faite de cheveux tressés. Quand on fait tourner ce rhombe, il émet un son particulier censé être la voix des esprits ancestraux. Durant cette période d'isolement, le gardien dispense aux novices des bribes du savoir secret des hommes de leur tribu. Il leur explique qu'ils sont à présent les dépositaires de ce savoir qu'ils doivent protéger des femmes, et des garçons non initiés. Avant la circoncision, lors de la première visite, le garçon est montré à sa famille. Tous ses parents sont assis, hommes et femmes séparés, tous ont la partie supérieure du corps ornée de motifs totémiques de leur tribu. Le garçon pour sa part porte ceux du groupe des initiateurs. Il est d'abord

assis sur les genoux de sa mère, puis sur ceux de son père, après quoi il prend un repas, cuisiné et servi par ses sœurs aînées, avec les initiateurs. Tout le monde se rend alors sur le site cérémoniel. Les danses et chants, exécutés alternativement par les initiateurs et par la tribu du novice, durent quarante-huit heures. A l'aube du troisième jour, les novices sont emmenés par les initiateurs à l'endroit choisi pour y accomplir la circoncision, suivis de tous les hommes du village. Les femmes doivent rester en arrière, elles pleurent, crient et se lamentent comme lors du décès d'un proche. Lors de la seconde visite, les chants et danses ne durent que vingt-quatre heures. A l'aube du second jour, le « nouvel homme » est rendu à sa famille et il réintègre son village. Cette fois, il porte les motifs totémiques de sa tribu. La famille du novice fait des dons divers aux initiateurs qui quittent le village. Pour le novice, rebaptisé d'un nouveau nom qu'il doit garder secret, une nouvelle vie commence.

Bernard Moizo

POLITIQUE ET INSTITUTIONS

Le pouvoir généreux

■ Les premiers navigateurs européens à atteindre l'Océanie rechercheront des rois. Mais ils découvriront des formes de pouvoir aux apparences extrêmement diverses, ce qui les désorientera complètement. Dans les îles polynésiennes, de véritables « princes » les accueilleront, entourés de serviteurs, de guerriers, d'un rituel qui les rassurera et leur rappellera leur propre univers. Dans les îles de Mélanésie, au contraire, un grand tumulte se produira à leur arrivée sur les plages, sans qu'un ordre ou qu'un pouvoir apparent

n'apparaisse qui puisse fermement le contrôler. Ici, les « indigènes » leur sembleront tous plus ou moins égaux et plus ou moins rivaux, de telle sorte que nouer une alliance avec un individu ou avec un groupe paraîtra attirer la jalousie des autres et inversement. Les Européens perplexes en tireront la conclusion que les Mélanésiens vivent dans une société égalitaire, « sans chefs ». Ils considéreront en revanche que les Polynésiens vivent en royaumes hiérarchisés et ont atteint un niveau de civilisation plus élevé.

Ria Siripada, sultan de Bornéo

♦ En arrivant à Bornéo, le 16 juillet 1521, les capitaines espagnols Gonzalo Gomez de Espinosa et Juan Sebastián El Cano sont reçus et fêtés, à l'occasion d'un magnifique déjeuner, par le sultan, que le chroniqueur chrétien décrit de la façon suivante : « Le roi, qui est maure, se fait appeler rajah Siripada. Il est assez obèse et doit approcher la quarantaine. Il n'est servi que par des femmes, filles des principaux habitants de l'île. Personne ne peut lui parler autrement qu'au travers d'un cornet, ce que nous avons nous-mêmes été obligés de faire. Dix chroniqueurs sont occupés uniquement à écrire à son propos, et ils le font sur des écorces très fines qui s'appellent chirotoles. Il ne sort jamais du palais, sauf pour aller à la chasse. »

Ce singulier personnage, à qui les navigateurs espagnols offrent « un vêtement à la turque de velours vert, une chaise de la même étoffe de couleur violette, cinq brasses de drap rouge, un bonnet, une tasse en verre doré, un encrier et trois cahiers en papier », est le premier gouvernant avec lequel les expéditionnaires signent un traité de paix. C'est à la suite d'une erreur du narrateur, qui l'appelle Ria Siripada, que ce nom est traditionnellement employé, bien que le titre de rajah ne soit que l'une de ses nombreuses marques de dignité. Aujourd'hui encore, le sultan de Bornéo utilise le titre de seri paduka, c'est-à-dire celui aux pieds (paduka) duquel les sujets se prosternent.

Consuelo Varela

Dans l'Océanie, les vieux sont en réalité les seuls à connaître le secret des rituels, des magies, la poésie des lieux et la signification des mythes. Vieillir, c'est en effet quitter peu à peu le monde des vivants et des valeurs profanes pour se rapprocher du monde des ancêtres et des valeurs sacrées. La sacralité des êtres, leur connaissance des secrets, augmente avec leur âge. La mort n'est jamais une rupture ; en mourant, l'homme retourne vers le temps sacré des origines. Il baigne à nouveau dans un univers magique. Mais il continue à s'occuper des affaires des vivants et à y prendre parti. La société des vivants, dominée par le regard des morts, penche ainsi naturellement vers un pouvoir de type gérontocratique, répandu parmi les Aborigènes australiens.

Big man, grands hommes, chefs

En Mélanésie où le principe des chefferies héréditaires est peu affirmé, chaque membre du clan est en principe en mesure d'accéder à la sphère du pouvoir, en devenant soit un « big man », soit un « grand

homme ». Dans le cas des big man, le candidat doit se révéler « habile », riche et populaire, initier des cycles d'échange avec les autres groupes et les dominer en faste et en générosité : dans le cas des « grands hommes », il doit se spécialiser dans une fonction d'élite qui va lui délivrer un statut élevé et donc une autorité, devenir par exemple un grand guerrier, un magicien, un chamane, un sage. Le poids des grandes familles et de l'hérédité joue un rôle dans ce type de compétition, mais il n'est pas exclusif : chacun peut s'imposer par sa valeur propre, ou être choisi pour les services qu'on attend de lui. La chefferie se « mérite » ; elle est gagnée par des compétitions de pouvoir, où la sociabilité, la générosité et le talent sont des qualités nécessaires : est chef celui qui rassemble les autres.

Fonctionnent aussi d'autres systèmes politiques variés et souvent étonnants. Au nord et au centre de l'archipel de Vanuatu, par exemple, les hommes deviennent « Grands » et s'élèvent dans la hiérarchie politique au cours de cérémonies et de rituels complexes, qui leur permettent

Hes-carrefours et réseaux d'échanges

◆ Chaque île est un monde, chaque île est égocentrique, chaque île est stratégique. Certaines sont de véritables carrefours au cœur des réseaux d'échanges insulaires. Il ne faut pas s'imaginer en effet les îles de l'Océanie comme des terres isolées, bien au contraire, elles sont reliées les unes aux autres par des systèmes de relations complexes. De proche en proche, la communication, l'échange des biens, la circulation des idées, des rituels, les alliances de mariage peuvent au fil des générations se dérouler sur de très longues distances et embrasser des archipels entiers. Lorsque le navigateur portugais Pedro Fernandes de Queiroz, en 1606, fera escale sur l'une des îles de l'archipel des Santa Cruz au sud des Salomon, les habitants lui nommeront ainsi plus de 70 îles avec lesquelles ils sont en relation d'échanges et lui indiqueront en comptant sur les doigts de leur main le nombre de nuits qu'ils doivent passer en pirogue pour les atteindre...

Dans les îles Trobriand, petit archipel proche de la Nouvelle-Guinée, le réseau de troc de la kula consiste à faire circuler, le long d'un parcours réunissant une vingtaine d'îles, des brassards et des colliers de coquillages, qui vont en sens contraire et que les groupes s'échangent. Au bout de quelques années, ces objets reviennent à leur point de départ. Personne n'a gagné ou perdu dans l'échange, mais tous les groupes du réseau ont communiqué et, pour l'occasion, se sont alliés, ce qui semble être le but visé. Des échanges de femmes pour mariage et des coalitions politiques en découlent.

L'Océanie est ainsi organisée selon un système en réseaux où chaque île sert de relais stratégique à une autre, ce qui permet de communiquer au sein d'ensembles très vastes.

Joël Bonnemaïson

d'obtenir des «grades». Le postulant doit, pour atteindre ce but, offrir des cochons qui seront donnés ou sacrifiés, des biens vivriers et ostentatoires, ignames, taros, nattes, etc., qui seront partagés. La somme des richesses ainsi offertes sera d'autant plus élevée en valeur que le grade visé est important. Celui qui s'élève le plus haut devient un personnage sacré. Souvent âgé, il vit seul, à l'écart de la société et de ses turpitudes. Son rang le place au-dessus des vivants et le rapproche du monde magique des morts et de leur redoutable puissance.

Ce type de pouvoir a pour effet de susciter une compétition permanente entre tous les hommes de rang; les femmes elles-mêmes ont de leur côté leur propre hiérarchie de grades. Une sorte de commerce traditionnel intense en résulte, fait d'échanges et de trocs de nattes, de monnaies de coquillages et surtout de cochons, dont la valeur se juge non pas au poids mais à la qualité de la courbure des dents !

Après que l'on a arraché les canines supérieures, les défenses du cochon tendent en effet à croître, à traverser la joue et à décrire un cercle plus ou moins parfait qui se referme sur la mâchoire inférieure au bout de quelques années. Il n'est pas de cérémonie de grades plus ou moins importante sans que des cochons à dents de valeurs diverses ne soient sacrifiés ou ne servent à «payer» la cérémonie. Il faut beaucoup de travail et de temps pour élever des cochons de ce type; les hommes qui en font commerce ne cessent de se les échanger ou de se les prêter... Le pouvoir politique repose en effet sur la richesse, mais une richesse qui doit être partagée et en partie détruite dans la cérémonie de grades: le chef mélanésien doit être généreux. C'est la loi du genre.

Dans les sociétés polynésiennes, le pouvoir est fondé sur des titres qui, dans la plupart des cas, sont héréditaires. Ces titres sont liés au sol où ils s'enracinent; ils délivrent aussi un statut et une fonc-

tion sociale. Il en découle une organisation sociale à fondement aristocratique, divisée en «classes», avec des chefs, des prêtres, des guerriers, des magiciens, des hommes du commun, etc. Autour des chefs détenteurs des titres les plus élevés, gravite une cour et se déroule tout un appareil. Des royaumes se sont érigés sur de telles bases, comme le royaume de Tonga, qui englobe sous une même autorité plusieurs archipels au cœur du Pacifique.

On comprend la surprise des Européens lorsqu'ils constateront la diversité des types de pouvoir. Des chefs, investis du sacré, dominent ces sociétés, mais, alors qu'en Polynésie ils héritent de leur pouvoir par le titre, en Mélanésie, ils le gagnent par le commerce et l'échange des biens traditionnels, celui des cochons en particulier.

Joël Bonnemaïson

L'invention de la «mer du Sud»
par Vasco Nuñez de Balboa

■ Le jeune Vasco Nuñez de Balboa (1475?-1519) a à peine dix-huit ans lorsque, le vendredi 15 mars 1493, Christophe Colomb rentre au port de Palos, son premier voyage accompli. A-t-il été impressionné par les manifestations festives du retour comme le fut sans doute — à quelques mois près, ils avaient le même âge! — le jeune Bartolomé de Las Casas, quand, deux semaines plus tard, la population de Séville admira les premiers Indiens ramenés par l'amiral de la mer Océane? En tout cas, le jeune hidalgo Balboa, né vers 1475 à Jerez de Los Caballeros dans la province de Badajoz, se trouve alors au service de la noble famille de Mogyer y Sordo, et la région de Huelva et Palos de la Frontera apparaît bien comme le berceau du projet du navigateur génois. Aussi, le goût de l'aventure aidant, l'espoir d'une promotion sociale a fini par entraîner Balboa dans l'entreprise conquérante au tournant du siècle.

Ayant gagné le grand port de Séville, il se laisse séduire par les perspectives d'enrichissement présentées par Rodrigo de Bastidas et s'engage dans une expédition dont le navigateur et cartographe expérimenté Juan de La Cosa se portait garant. Objectif: la «Terre ferme» que, au-delà des «îles» de la mer Caraïbe, les navigateurs cherchaient à mieux connaî-

tre et les hidalgos à conquérir. Dès 1501, Balboa longe les côtes de la Terre ferme au-delà du golfe de Darien. L'isthme de Panama étant atteint, la barrière du continent américain se précise.

Toutefois, l'exploitation des îles bat son plein. L'hidalgo Balboa regagne Hispaniola (Haïti) où il fonde la ville de Salvatierra de la Sabana (1502). Mais, face aux difficultés grandissantes de la surexploitation de l'aire caraïbe, les conquérants ralentissent les expéditions vers la Terre ferme. Le golfe de Darien est à nouveau d'actualité. Le mythe de la Castille d'Or s'affirme.

A peine arrivé dans la ville de San Sebastián de Uraba fondée en 1509 par Alonso de Ojeda, Balboa propose à ses compagnons de créer, de l'autre côté du Golfe, un nouveau domaine de conquête: la ville de Santa Maria la Antigua del Darien est ainsi créée en novembre 1510. Balboa en devient *alcalde* (maire) puis, quelques mois plus tard, reçoit la charge de gouverneur de la province du Darien. Son heure de gloire va sonner. Il organise alors plusieurs expéditions à la recherche d'une sorte d'Eldorado local, le Dabaibe. Habités à parcourir l'intérieur de l'isthme de Panama avec l'aide de chiens féroces terrorisant les Indiens, les conquérants finissent par apprendre qu'au-delà